

Julien Goyette et Claude La Charité (dir.). *Joseph-Charles Taché polygraphe*, avec la collaboration de Catherine Broué, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 366 p.

Vincent Lambert

Volume 14-15, numéro 2-1, printemps–automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035533ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035533ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lambert, V. (2014). Compte rendu de [Julien Goyette et Claude La Charité (dir.). *Joseph-Charles Taché polygraphe*, avec la collaboration de Catherine Broué, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 366 p.] *Mens*, 14-15(2-1), 255–258. <https://doi.org/10.7202/1035533ar>

Julien Goyette et Claude La Charité (dir.). *Joseph-Charles Taché polygraphe*, avec la collaboration de Catherine Broué, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 366 p.

De Joseph-Charles Taché, l'histoire littéraire n'a retenu que *Forestiers et voyageurs*, un recueil d'histoires et de légendes souvent réédité depuis sa publication originale en 1863, dans les *Soirées canadiennes*, une revue qu'il a fondée avec quelques amis qu'on réunit habituellement, depuis un célèbre article d'Henri-Raymond Casgrain, à l'enseigne du Mouvement littéraire de Québec. À la lecture de ce collectif dirigé par Julien Goyette et Claude La Charité (avec la collaboration de Catherine Broué), professeurs à l'Université du Québec à Rimouski – où Taché a habité assez longtemps pour fonder un Institut canadien –, on s'aperçoit de l'étroitesse (très compréhensible dans un univers compartimenté) de notre approche des « vieux tousseux » de la littérature québécoise. Car à l'époque, Yvan Lamonde le montre bien ici, Taché n'est pas seul à écrire pour toutes sortes de motifs, parfois très peu « littéraires » à nos yeux : hormis d'autres contes méconnus comme *Trois légendes de mon pays* et *Les Sablons*, on lui doit quelques rapports et mémoires sur le régime seigneurial, le choléra, la chrysomèle (la fameuse « bibitte à patates ») et les asiles d'aliénés, une poignée de poèmes, des essais polémiques adressés à Benjamin Sulte et aux Rouges (*La Pléiade rouge*), une esquisse sur l'économie canadienne, un projet de confédération, une monographie sur l'île Saint-Barnabé, sans omettre qu'il a consolidé l'art du recensement au Canada, entrepris d'importantes fouilles archéologiques de l'Huronie ancienne, qu'il fut médecin, sous-ministre à l'Agriculture (qui en couvrait très large), responsable de la collection canadienne à l'Exposition universelle de 1855, et j'en passe.

Que faire d'une telle somme hétéroclite ? C'est un peu comme essayer de retracer l'histoire de chaque objet trouvé dans une malle oubliée au grenier. Les auteurs ont donc déniché des chercheurs non seulement en littérature (Jean Morency, Marcel Fournier, Hélène Marcotte et André Gervais), mais aussi en histoire des idées (Yvan

Lamonde et Mathieu Noël), des sciences (Jean-Claude Simard) et de l'Église catholique (Dominique Marquis), des spécialistes de l'inventaire social (Bruce Curtis), des relations France-Canada (Diane Cooper-Richet), de la politique canadienne (Michel Ducharme), de la généalogie (Pierre Rioux), de la colonisation et des cultures autochtones (Catherine Sutton), de l'archivistique (Jean-François Rioux). Le résultat est une sorte de fresque dont chaque morceau, pris isolément, a peu de chance de rejoindre directement vos préoccupations du moment, mais dont l'ensemble est un formidable tour d'horizon des savoirs de l'époque, par l'intermédiaire d'une figure « touche-à-tout » qui, bien qu'ultramontain, nationaliste et conservateur, n'a rien d'un clone du juge Adolphe-Basile Routier. En fait, quand on descend au niveau des textes, dans cet éparpillement, on s'aperçoit que ces tiroirs idéologiques en laissent dépasser pas mal (ce pourquoi ils sont, heureusement, si difficiles à fermer).

Je ne pourrai ici rendre justice à chacun des auteurs, tous férus de leur sujet, très généreux en détails et en hypothèses à creuser, soucieux de situer la démarche particulière de Taché dans un champ plus vaste. Insistons plutôt sur l'effet de l'ensemble, dont l'unité ne cède jamais sous l'attraction de la pluralité encyclopédique. La perspective interdisciplinaire ne fait, en effet, que renforcer l'hypothèse énoncée en introduction, selon laquelle « la polygraphie de Taché apparaît, paradoxalement, comme un effort de totalisation », une « hésitante et éparpillée recherche d'unité » (p. 4). Cela, il faut le déduire, on ne s'en convainc qu'au fil des contributions, car Taché travaillait manifestement sans plan, au gré des demandes et des désirs. Ses livres sont à l'image d'un savoir subdivisé en domaines, et dans chacun d'eux (même en littérature), Taché a tenté de faire œuvre utile, à une époque où l'érudition, le savoir-écrire, vous exposait à tous les besoins d'une culture en formation, mal incorporée dans ses frontières comme dans un pays, cherchant à se préserver dans l'association et l'institution, en manque de mémoire et de représentations d'elle-même. D'où un éclectisme inévitable des contributions, fort bienvenu cependant à propos d'un siècle qui avait besoin d'être

approché sous d'autres angles, sous peine de cesser vraiment de fuir entre nos doigts. Ce type d'ouvrage, à plusieurs mains, est donc tout à fait approprié à une écriture un peu figée dans le temps et jugée selon une conception moderne de la littérature, une écriture qu'on se doit de faire éclater, si l'on veut rendre compte de sa versatilité, de ses mélanges.

Revenons sur un aspect qui ressort de l'ensemble des articles, vraiment propre au cas Taché même s'il oriente à peu près tous les écrivains de l'époque : il n'écrit pas pour rien, il écrit pour servir, et c'est pourquoi il vient toujours *après*. Au lieu de créer, il conçoit son travail comme une vaste compilation et, donc, comme une œuvre beaucoup plus grande que lui, menée aussi par d'autres et que d'autres poursuivront. Si Taché a une obsession personnelle, c'est certainement une pratique empirique de l'histoire. L'historiographie est chez lui une affaire géographique, exigeant d'aller soi-même (avec son corps) à la rencontre du passé. Comme la fabuleuse collection d'objets qu'il emporte à Paris pour l'Exposition universelle, les récits de *Forestiers et voyageurs* sont bien *rapportés*, artefacts trouvés lors de ses voyages, comme s'il avait chaque fois besoin de consulter lui-même les origines du légendaire. Quand l'historien Francis Parkman lui demande des précisions sur les jésuites, Taché part aux confins des épinettes et des mouches noires avec une équipe de travailleurs récalcitrants et les convainc de creuser jusqu'à vingt mètres dans le sol – d'où il excave, entre autres, une collection de crânes sur lesquels il entend s'exercer à la phrénologie... Voilà qui tranche avec une vieille idée reçue selon laquelle ces écrivains ne s'alimentaient qu'à une histoire de seconde main, qu'ils glorifiaient sans souci des faits. Au contraire, ce qui pourrait faire l'unité des travaux de Taché, c'est qu'ils sont tous le fruit d'une volonté cherchant à intervenir généreusement dans l'histoire, au passé et au présent, et d'une manière qui confond la narration et l'action, c'est-à-dire que l'une ne va jamais (ou pas longtemps) sans l'autre. En effet, Taché exhume les faits sur place, les recueille, mais ces faits font aussitôt partie d'un conte, ils sont

intégrés à un récit, à une morale qui les rapatrie dans le présent, en même temps que le présent y trouve une généalogie, un sens commun.

Cela vaut-il aussi pour ses écrits sur les asiles d'aliénés et la « bibitte à patates » (eux ne la trouvaient pas si drôle) ou son projet de confédération canadienne? Ce sont là peut-être d'autres « encadrements de l'irrationnel » (p. 7), comme l'écrit Marcel Fournier à propos des contes, mais ici il faut accepter l'éparpillement d'une œuvre comme celle-là, qui se souciait peu de sa cohérence. Chercher à en faire une *œuvre* justement, c'est un peu trahir son engagement pluri-voque et sa bonté, son désintéressement.

— Vincent Lambert

Université du Québec à Montréal

Simon Nadeau. *L'autre modernité*, Montréal, Éditions du Boréal, 2013, 240 p.

Une chose est certaine : Simon Nadeau ne manque pas de courage. Il met sa tête sur le billot en décrivant son sentiment d'anachorète urbain, de Jean-Jacques perdu dans le mauvais siècle. Il y a quelque chose de l'anachronisme généralisé dans cet ouvrage, qu'on imagine rédigé loin de la rumeur du temps actuel. Le jeune homme lit avec une grande liberté des auteurs canadiens-français un peu oubliés, comme Jean-Charles Harvey, et d'autres carrément passés à la trappe de l'histoire littéraire, comme Paul Toupin et Pierre de Grandpré. Sans complexe, il aborde également l'œuvre de géants comme Goethe, Hesse, Thoreau et Nietzsche. Rien de moins. Ces œuvres lui permettent de réfléchir au problème qui l'occupe tout au long de cet essai : la modernité telle qu'elle est aujourd'hui. Pour Nadeau, celle-ci s'est embourbée et a écrasé l'individu, désormais incapable de trouver son espace de liberté. C'est ce qui s'est passé au Québec : la Révolution tranquille a tout concédé à un « néo-collectivisme de gauche » (p. 20), bloquant ainsi la réflexion d'un sujet libre. On reconnaîtra ici l'influence du philosophe Michel Morin, que Nadeau cite çà et là et auquel il a consacré un mémoire de maîtrise.